



Universiteit  
Leiden  
The Netherlands

## Communication et violences au Tchad : le cas du Moyen-Chari et du Guéra (1900-2010)

Souleymane, A.A.

### Citation

Souleymane, A. A. (2017, July 4). *Communication et violences au Tchad : le cas du Moyen-Chari et du Guéra (1900-2010)*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/50469>

Version: Not Applicable (or Unknown)

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/50469>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/50469> holds various files of this Leiden University dissertation

**Author:** Souleymane, Abdoulaye

**Title:** Communication et violences au Tchad : le cas du Moyen-Chari et du Guéra (1900-2010)

**Issue Date:** 2017-07-04

## Chapitre 3

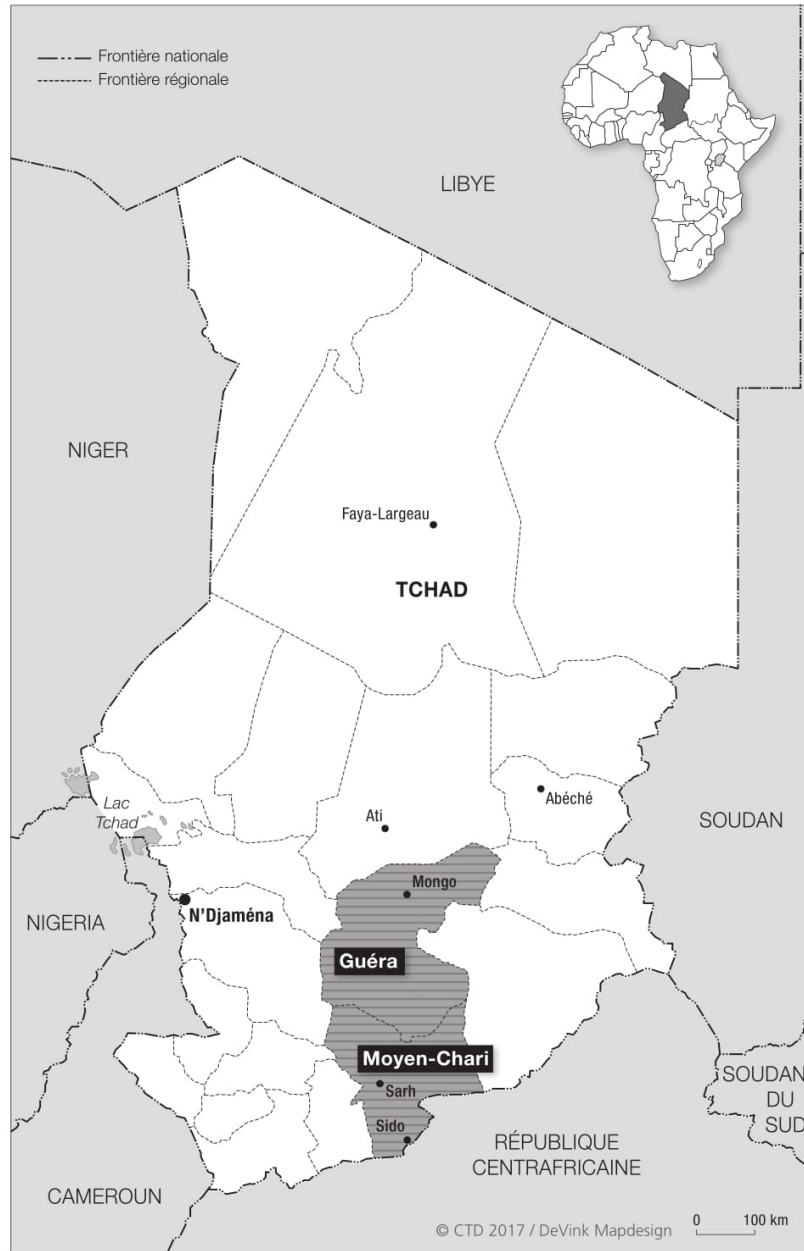
### **Le Guéra et le Moyen-Chari : vue synoptique**

Une brève présentation de ces deux régions est nécessaire pour la compréhension des conjonctures sociopolitiques ayant traversé la vie de leurs populations et qui font que celles-ci deviennent une entité historique évoluant dans une dynamique de violences. A la lecture de l'historiographie existante sur l'histoire politique du bassin tchadien, le Moyen-Chari et le Guéra apparaissent comme les régions les plus meurtries du Tchad. Nombre de chercheurs ont analysé les différentes formes de violences qu'avaient endurées les populations desdites régions durant les différentes époques marquant leur histoire. Jean-Claude Zeltner (1988: 82) ; Brown (1983 : 56-57) ; et Azevedo (1982 : 205) se sont penchés sur la période antécoloniale et parviennent à relever que les invasions rabistes et esclavagistes du royaume baguirmien avaient projeté des atrocités cruelles de l'esclavage sur les populations des régions du Moyen-Chari et du Guéra. Chapelle (1980 : 223) et Dingammadji (2005 : 54) parlent d'une situation de guerres de conquête, d'occupation et de répressions féroces durant la colonisation. Quant aux auteurs de l'époque postcoloniale comme Netcho Abbo (1994) ; de Bruijn et Van Dijk (2003) et bien d'autres, ils révèlent aussi une situation dominée par des révoltes populaires, des rébellions armées et des répressions militaires périlleuses. Ainsi, jamais un instant, les populations des régions considérées n'ont connu la pacification que prônaient les défenseurs de la colonisation et la liberté que prétendent instaurer les pères des indépendances et les démocrates des années 1990. Au regard de l'historiographie ancienne, aucune étude antérieure n'a problématisé les crises tchadiennes en y évoquant le rôle des moyens de communication. Cependant, des auteurs comme François Bouquet (1984) et Van Dijk (2004, 2008) ont relevé l'influence des phénomènes écologiques sur les violences perpétuelles au Tchad. Dans cette toile de violences, ont évolué diverses populations caractérisées par une diversité ethnique, culturelle et linguistique. En quoi la géographie, l'économie et l'histoire peuvent-elles contribuer à leur homogénéité et paradoxalement être forgées dans un discours de rupture? Comment celui-ci contribue-t-il

à la pérennité des violences dans les régions considérées? Et par-delà être vecteur des violences au Tchad ?

### 1- Présentation géographique du Moyen-Chari et du Guéra

Carte du Tchad situant les régions du Guéra et du Moyen-Chari.



Carte 1 : Le Tchad et les régions du Guéra et du Moyen-Chari

### **I.1-Le Guéra et le Moyen-Chari: une zone géographique aux affinités climatiques**

Au regard de la carte ci-dessus présentée, les deux régions sont contiguës du point de vue géographique qu'administrative. Elles présentent des caractéristiques climatiques quasi-identiques. La région du Moyen-Chari se trouve dans la zone soudanienne, comprise entre 9°40' et 10°55' N et 15°30' et 17°50' E. Elle partage des limites territoriales avec les régions du Salamat au nord-est, du Guéra au nord, du Baguirmi, de la Tandjilé et du Logone oriental à l'ouest. Elle dispose d'un climat soudano-guinéen de l'isohyète 900 millimètres avec un régime tropical semi-humide, des précipitations annuelles allant jusqu'à 1200 mm. La saison des pluies dure de six à sept mois (mai à novembre) et la saison sèche de cinq à six mois (novembre avril). Le relief de cette région est caractérisé par une vaste plaine dont l'altitude varie entre 315 et 350 mètres à l'exception de mont de Niellim. L'hydrographie est dominée par le Lac Iro et le cours du Chari et ses principaux affluents le Bahr Kôh, le Bahr Sara, le Mandoul, le Bahr Aoûk, le Bahr Keïta et le Bahr Salamat.

Quant à la région du Guéra, elle est située au Centre-sud du Tchad, entre le 10° et le 13° N et le 18° et 20° E. Elle couvre une superficie de 58950 km<sup>2</sup> et partage des limites territoriales avec le Batha au Nord, le Salamat et l'Ouaddaï à l'Est, le Moyen-Chari au Sud et le Chari-Baguirmi à l'Ouest. Eu égard à ces coordonnées géographiques, la région du Guéra se trouve à cheval entre la zone subsoudanienne qui constitue la zone de transition climatique entre les régions méridionales tropicales et les régions septentrionales sahéliennes du Tchad. La pluviométrie oscille entre 500 mm et près de 900 mm au Sud, dans le département de Bahr Signaka. L'hydrographie est caractérisée par des écoulements temporaires du Batha-Fitri et du Bahr Aoûk-Salamat. La végétation varie selon la latitude et le climat allant de la savane arbustive à la steppe. Le relief fait apparaître de nombreuses chaînes d'inselberg dont les plus élevés sont les Monts Guéra (1613 m), dans le département d'Abtouyou, nom emprunté à un pic à la forme de pain de sucre, situé dans le chef-lieu dudit département, Bitkine, et Guédi (1506 m), dans la chaîne d'Aboutelfane, dressée à l'Est de la commune de Mongo. D'une manière générale, le relief du Guéra se décompose en deux zones : la première zone du Nord et du Centre

est caractérisée par des massifs abrupts et la deuxième zone du Sud, dans le département de Bahr Signaka, marquée par une plaine plus arrosée et aux terres limoneuses.

Il se dégage de cet aspect physique une homogénéité géographique et climatique entre le Guéra et le Moyen-Chari. Plus de 2/3 du territoire du Guéra dispose d'un climat soudanien, d'un relief dominé des plaines aux terres limoneuses et d'une végétation arborée aussi semblable à celle du Moyen-Chari. Du point de vue géographique et climatique, la région du Guéra et celle du Moyen-Chari constituent en partie une même zone. Toutefois, les enjeux régionaux de la crise tchadienne font apparaître un discours de rupture qui se justifie par les facteurs géographiques

## **I.2-L'impact des facteurs géoclimatiques sur la crise tchadienne**

Plusieurs auteurs, lorsqu'ils s'appuient sur des aspects climatiques et géographiques pour formuler leurs conceptions de rupture, intègrent dans leurs analyses les enjeux régionaux et climatiques de la crise tchadienne et, sans se rendre compte, placent la région du Guéra dans la partie méridionale du Tchad. Christian Bouquet est de ceux-là lorsqu'il conçoit la division du Tchad en Nord/Sud à partir du 13ème parallèle :

*« Au nord du 13ème parallèle se succèdent des plateaux sableux recouverts d'une maigre végétation steppique, et des champs des dunes vives. C'est la marge sud-orientale du Sahara.*

*Au sud du 13ème parallèle, c'est la savane arbustive, puis arborée, largement inondée à chaque pluie »<sup>17</sup>.*

Ainsi, la région du Guéra est placée dans la partie méridionale du Tchad, car elle est située entre le 10° et le 13° N et le 18° et 20° E. Géographiquement parlant, la région du Guéra est au Centre-sud et dispose d'une forte affinité climatique avec la région du Moyen-Chari. Cependant, cette affinité géo-climatique n'a pas été prise en compte dans la partition du Tchad en deux blocs naturellement antagonistes; lesquels ont alimenté un discours de rupture à travers des construits historico-géographiques. Aussi Roland Dumans déclare-t-il dans une interview :

*« Le Tchad est un pays très pauvre ; l'un des plus pauvres de la planète. Sa géographie lui est défavorable. Pays enclavé, il ne dispose d'aucun débouché naturel. Il est du reste divisé en deux. Au Nord, une population plutôt musulmane, clairsemée, sans réelle forme économique, vivant du désert. Au Sud, en revanche, se*

---

17 C. Bouquet (1982) *Tchad : genèse d'un conflit*, Paris, L'Harmattan, p.103.

*trouve ce qu'on appelle le « Tchad utile ». Là, la population est plus dense, animiste ou chrétienne, et vit -survit- de son économie agricole »<sup>18</sup>.*

Ce discours de rupture est remarquable dans toutes les analyses sur la crise tchadienne. Dès le début de celle-ci, on voyait apparaître dans les colonnes de l'Observateur de l'Orient et de l'Afrique, juste après les émeutes politiques de septembre 1963 à Fort-Lamy, ce discours de disjonction en parlant de deux Tchad qui sont face à face, faisant que les chances de guerre civile sont presque aussi grandes que celles de la pacification<sup>19</sup>. Aux premières heures de la révolte paysanne de Moubi, la presse occidentale et autres analystes, pour évoquer les mobiles de cette révolte, mettent en relief les divergences climatiques et culturelles entre le Nord et le Sud. Alors que le Guéra, l'épicentre de la révolte, est au Centre-sud du pays. Dans cette perspective se construit une lecture unidimensionnelle de la question tchadienne et les spécialistes sont tous unanimes que le Tchad est double et se compose de deux parties distinctes, contrastées par le milieu géographique et l'élément humain (Buijtenhuijs, 1978 : 37). Ainsi, l'Histoire et la géographie ont servi à alimenter une communication séparatiste écartant tout lien, de quelque nature que ce soit, entre les populations du Nord et celles du Sud. De cette façon s'est construite dans les esprits des uns et des autres l'idée d'un refus de vouloir vivre ensemble et qui a conduit à une situation de violences que la presse, à travers le politique, ne cesse de manipuler pour la transformer en réalité. Alors le clivage Nord/Sud est devenu une réalité à laquelle s'en tiennent les analystes de la crise tchadienne:

*« Situé au carrefour des civilisations, entre l'Afrique blanche arabe et l'Afrique noire, le Tchad se caractérise par l'extraordinaire complexité de son milieu humain et de sa géographie. En effet, le pays est traversé par un clivage Nord/Sud recouvrant une opposition à la fois culturelle, religieuse, politique et économique, alimentée par la France coloniale. Le premier déséquilibre est religieux : à un Nord profondément islamisé s'oppose un Sud composé d'animistes et de chrétiens »<sup>20</sup>.*

D'ailleurs, la conception du territoire tchadien en Nord/Sud trouve sa justification dès 1912 lorsqu'Emmanuel Largeau, chef de l'expédition militaire coloniale dans ce territoire, en faisait la description en mettant à l'actif l'hydrographie et les potentialités économiques des régions situées dans la zone des cours du Chari et du Logone. Il ressort

---

18 <http://www.mitterrand.org/Tchad-histoire-secrete-d-une.html> p.2.

19 Cité par R. Buijtenhuijs, *Le Frolinat et les révoltes populaires : 1963-1976*, La Haye : Mouton, 1978, p. 97.

20 Enjeux « Les Etats fragiles en Afrique Centrale » n° 38 janvier-mars 2009, p. 31.

de son rapport que les cours moyens du Chari et du Logone sont très utiles, berceaux d'une race solide, travailleuse, guerrière et de riches greniers à mil. Cette partie du territoire est un précieux appoint pour les circonscriptions moins favorisées du Sud et du Nord<sup>21</sup>. A partir de 1940, les régions qu'il avait décrites connurent d'intenses activités militaires impulsant la création des outils de communication. Aux impératifs stratégiques s'ajoutent des raisons économiques qui se caractérisent par la mise en valeur des matières premières agricoles dont dispose lesdites régions, notamment le coton. Le développement de la culture cotonnière avait incité l'essor des pistes routières, de l'industrie et de l'instruction, transformant ainsi économiquement ces régions. Par conséquent, celles-ci deviennent le pôle économique du pays et furent qualifiées par le colonisateur, à partir des années 1950, de « Tchad utile » à l'opposé du septentrion qualifié de « Tchad des sultans »<sup>22</sup>. Ainsi, le clivage Nord/Sud se concrétise et apparaît dans toutes les analyses lorsqu'on cherche à appréhender la question des violences tchadiennes. Contrairement à cette partition fondée sur des substrats géographiques et économiques, la partition construite sur des dynamiques culturelles, surtout religieuses, est aussi abstraites. On ne peut pas en tenir compte pour déterminer la localisation des populations musulmanes du Tchad car la propagation de l'islam dans certaines régions du Sud et la présence de l'animisme dans le Centre-sud du pays, surtout dans la région du Guéra, rendent totalement ambiguë cette appréhension religieuse en Nord/Sud. Il faut noter que la présence de l'islam au Sud du bassin tchadien remonte aux invasions baguirmiennes. Malgré son caractère violent et esclavagiste, l'islam connut de nombreux fidèles parmi les populations méridionales, notamment les ToumaK, les Boua et les Goula (Nachtigal, 1872).

Dans ces analyses préconçues, la région du Guéra ne s'identifie pas totalement au Nord si l'on regarde de près les liens socioculturels qui existent entre ses populations et celles du Sud, notamment les populations du Moyen-Chari. Il faut noter que la répercussion du milieu physique de chaque zone impose à ses habitants un genre de vie particulier adapté aux conditions climatiques. C'est le cas du Guéra avec le Moyen-Chari. De par leurs positions géographiques doublées de leur histoire, ces deux régions sont

---

21 G. Magrin (2004) « Largeau, Victor-Emmanuel. — À la naissance du Tchad (1903-1913) », Cahiers d'études africaines [En ligne], 176, mis en ligne le 17 avril 2008, consulté le 02 décembre 2015. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/4882>

22 C. Arditi (2003), « Les conséquences du refus de l'école, chez les populations musulmanes du Tchad au XXème siècle ». In: Journal des africanistes, tome 73, fascicule 1. p. 7-22.



quasi-identiques. Certes, une partie de la région du Guéra se trouve à cheval entre le Nord et le Sud, mais sa géohistoire la rapproche beaucoup plus à la population méridionale. Alors en quoi celle-ci s'identifie-t-elle aux populations Hadjaräi ?

## **II-Sara et Hadjaräi : une diversité ethnique aux similitudes socio-culturelles**

Les régions du Moyen-Chari et du Guéra regroupent diverses populations qui se caractérisent toutes par une multiplicité ethnique, une diversité linguistique et une complexité de croyances religieuses. Ces phénomènes socio-anthropologiques sont à la base des affinités socioculturelles rapprochant les deux sociétés, Sara et Hadjaräi. Les premiers constituent le groupe ethnique le plus dominant dans le Moyen-Chari, tandis que les seconds forment un conglomérat de communautés ethniques ayant des affinités socioculturelles. Ces affinités ont forgé une entité ethnique séculaire qui se caractérise par une multiplicité de communautés ethniques et qui prend l'appellation Hadjaräi, nom d'origine arabe, attribué aux populations montagnardes.

### **II.1-Composantes ethniques et évolution historique des Hadjaräi et Sara**

La société Hadjaräi se compose de plusieurs communautés ethniques à savoir : les Baräine, les Bidio, les Dadjo, les Bolgo, les Dangkaléate, les Kenga, les Koké, les Migami, les Moubi, les Dionkor-Guéra, les Fanian, les Goula, les Saba, les Sokoro, les Arabes Oumar, les Yalnass, etc. Il existe d'autres groupes plus ou moins apparentés à ces communautés ethniques, mais dont les tailles se résument à trois (3) ou quatre (4) villages. A l'exemple des Oubi/Toungoul et des Dogangué/Monangué, respectivement dans les communautés Bidio et Migami, chacune de ces communautés ethniques comporte des caractéristiques linguistiques, des liens de parenté linguistique et culturelle (Seli, 2013).

L'histoire du peuplement du Guéra est liée aux flux migratoires de ces différentes communautés ethniques, mais elle reste encore imprécise, faute de vestiges archéologiques et historiques probants. Cependant, des sources en provenance des explorateurs européens et des administrateurs coloniaux tels que Barth, Nachtigal et

Bruel rapportent que ces différents groupes ethniques du Guéra sont les résultats de deux flux migratoires nilotique et charien. Les traditions orales recueillies auprès des populations autochtones par certains chercheurs sont plus ou moins concordantes (Le Louvreur, 1962 ; Vandan, 1975 ; Fuchs, 1997). Du point de vue linguistique, les langues parlées au Guéra appartiennent en majorité au groupe des langues tchadiques<sup>23</sup>. Les études effectuées sur les langues parlées par les Hadjarai révèlent que celles-ci sont linguistiquement apparentées les unes aux autres. Les liens linguistiques entre les langues dangléate, migama, bidio et mogom montrent à suffisance la parenté qui existe entre elles et, par exemple, toutes ces différentes communautés ethniques nomment l'eau respectivement 'amaye', 'ammé', 'amaye' et 'amme'. Cette parenté linguistique fait penser que ces divers groupes ethniques auraient vécu ensemble pendant plusieurs siècles sur l'espace géographique qu'elles occupent actuellement. De même, les données historiques renseignent que la plupart de ces différentes composantes ethniques du Guéra sont le fruit d'une migration nilotique. Par contre, d'autres groupements ethniques plus ou moins larges et sans appartenance linguistique commune, s'apparentent linguistiquement et culturellement à certains groupes ethniques des régions méridionales du Tchad. Il s'agit des communautés Kenga, Boua, Sokoro, Bolgo, Goula, Baraine et leurs sous-groupes Enni et Koulfé ou Koulfu. Dans ces groupes se trouvent des communautés ethniques ayant en commun des affinités culturelles mais sans lien linguistique. Certaines de ces communautés ethniques sont d'origine charienne, en l'occurrence les Boua et les Goula qui, sous les pressions esclavagistes des royaumes du Ouaddaï et du Baguirmi, se sont réfugiés dans les montagnes du Guéra. Même si les communautés Hadjarai se caractérisent par une diversité linguistique et une hétérogénéité ethnique, elles ont en commun des pratiques religieuses semblables. Celles-ci ne se différencient guère de celles que pratiquent les groupes Sara.

Le nom Sara est attribué par le colonisateur à un ensemble de groupes ethniques du Sud du Tchad qui parlent des dialectes assez proches et qui ont en commun un patrimoine de croyances religieuses et d'initiations presque semblables (Magnant, 1987). Ainsi, sous le vocable Sara, on regroupe les Kaba-Démé, les Sara-Madjingaye, les

---

23 Ce sont de langues chamito-sémitiques ou langues afro-asiatiques, elles sont parlées au Moyen-Orient, en Afrique du Nord, au Sahara, au sahel et dans le Corne de l'Afrique.

Tounia, les Niellim, les Ngama, les Mbaye et les Luto. A ces groupes ethniques s'ajoutent d'autres groupements ethniques qui s'appellent aussi Sara tels que les Ngambaye, les Laka et les Mouroum. Même si ces derniers n'occupent pas la région du Moyen-Chari, ils s'identifient tous aux Sara par leurs pratiques rituelles. L'histoire des groupes Sara est très mal connue. Selon Ki-Zerbo, on doit chercher leur origine vers le Haut-Nil, puisqu'il signale leur présence dans l'Ennedi, au nord-est du Tchad, dès le néolithique ancien<sup>24</sup>. Toutefois, les linguistes ont mis en évidence la parenté qui existe entre les dialectes des groupes Bongo-Baka-Bahr el-Ghazal et des groupes Sara-Baka et Barma-Kuka-Bulala<sup>25</sup>. A ce sujet, Nachtigal écrivait déjà en 1881 que les Sara sont avec les habitants du Nord-Sokoro (Hadjarai) parmi les races les plus proches des Barma (Baguirmiens) comme le prouvent leur aspect physique mais surtout leur langue<sup>26</sup>. Par rapport aux langues parlées par certaines communautés de ces deux groupes, Grimes montre que les pourcentages de similitude apparente entre le Niellim (Sara) et le Boua (Hadjarai), le Fanian (Hadjarai) et le Tounia (Sara), sont respectivement de 53%, 41% et 41%<sup>27</sup>. A cette parenté linguistique s'ajoutent des affinités rituelles et culturelles qui se manifestent à travers des pratiques religieuses.

## II.2-Croyances religieuses et organisation sociale des sociétés Sara et Hadjarai

Les religions traditionnelles qui animent l'organisation sociale, culturelle et rituelle de ces deux communautés ethniques montrent que celles-ci sont bien apparentées. En effet, les Sara et les Hadjarai croient tous à un être suprême qu'ils adorent par l'intermédiaire des représentations animales ou environnementales (Crocodile, varan, arbre ou montagne). Le Saba, une des communautés ethniques Hadjarai, croit à un Dieu d'en haut nommé *Wasa*, qui a fait descendre du ciel les montagnes du pays Hadjarai et donne à chacun sa destinée, bonne ou mauvaise, et créa aussi les Margay (les génies invisibles)

---

24 J. Ki-Zerbo (1973) *Histoire de l'Afrique noire*, Paris : Hatier, p. 77.

25 Ce sont de langues dont les locuteurs occupent le Sud-ouest du Soudan, le Sud du Tchad, le Nord-ouest de la République centrafricaine et le Nord de la République Démocratique du Congo.

26 G. Nachtigal (1881) *Sahara und Sudan*, Berlin cité par Claud Arditi 24, p. 679.

27 Barbara F. Grimes (1986) Evaluating bilingual proficiency in language group for cross-cultural communication, *Notes on linguistics*, n°33, p. 5-27 et Pascal Boyeldieu (1985) *La langue Lua ("Niellim")*, *Group Boua-Moyen-Chari, Tchad, Phonologie-Morphologie-Dérivation verbale*, Paris : SELAF, 426 p.

qui habitent toute personne<sup>28</sup>. Ceux-ci étaient symbolisés par des objets sacrés. Ainsi, chaque village dans le pays Hadjaraï possède un margay qui peut être un simple bambou, une pierre ou une poterie, abrité sous un petit auvent de paille. Cette sorte d'autel reçoit les offrandes régulières du prêtre. Il est également consulté et honoré à chaque événement intéressant la vie du groupe : le mariage, la chasse, une épidémie, etc. On prête serment au-dessus de lui et, lorsqu'il est « interrogé », il transmet sa réponse par l'intermédiaire d'une femme « possédée »<sup>29</sup>. Dans leur ensemble, les religions traditionnelles Sara reconnaissent également que le monde est créé par un dieu suprême unique, nommé Nuba ou Néba à l'Est, Luba au Centre et Su à l'ouest (Magnant, 1981). Ce dieu créateur n'intervient pas directement, mais par l'intermédiaire d'esprits, de génies et de puissances invisibles. Cependant, les rites initiatiques et culturels se pratiquent différemment d'un groupe à un autre. La similarité des pratiques socioreligieuses entre les Sara et les Hadjaraï apparaît dans les rites culturels effectués pour l'occupation de la terre et la répartition des pouvoirs politiques et spirituels. Chez les Sara, les rites pratiqués pour la création du village et la fécondité de la terre sont généralement exécutés par des patriarches auxquels se rattache la descendance du groupement de leur appartenance. En effet, en pays Sara, la terre étant toujours occupée, il faut l'accord des esprits pour pouvoir s'y installer et l'exploiter. Cet accord est donné lors des rites de fondation qui marquent l'alliance des hommes et des dieux. Ces rites de fondation varient d'une communauté à une autre et consistent à offrir un sacrifice en nature. De ce sacrifice et de son acceptation par les dieux, naît l'alliance entre les hommes et les esprits. Des échanges vont s'établir entre la société et le monde invisible. Le sacrificateur, l'homme qui fonde le village, et ceux qui, à sa mort, lui succéderont dans ses fonctions, sont, en général, appelés « chefs de terre ». Intermédiaire entre les hommes et les dieux et garant de la perpétuation de l'alliance, le sacrificateur est l'homme du bon ordre naturel. Ses attributions en font un prêtre de la fécondité et du culte des ancêtres. Son expérience et sa maîtrise des sciences occultes en font souvent un divin et un guérisseur. Il est craint du fait de ses pouvoirs, mais il n'a aucun pouvoir de commandement : il n'est qu'un prêtre (Magnant, 1981). Ces mêmes pratiques rituelles, on les voit chez les Hadjaraï, notamment

---

28 J-F. Vincent (1975) *Le pouvoir et le Sacré chez les Hadjaray du Tchad*, Paris : Anthropos, p. 70.

29 A-M.- D. Lebeuf (2006) *Les populations du Tchad (Nord du 10° parallèle)*, Paris : L'Harmattan, p. 114.

chez les Saba. La société Saba se compose d'autochtones et d'allogènes. Les premiers, appelés les bulons, sont les propriétaires de la terre et ce sont eux qui entrent en contact avec les génies des lieux : les dawin, autrement dit les margai. Ils leur parlent, ils interprètent leur volonté, ils leur offrent des sacrifices. Les deuxièmes, appelés les maynon, fournissent les chefs, les moger. Mais ceux-ci ne sont vraiment chefs que s'ils sont reconnus par les bulon. La complémentarité est évidente entre les détenteurs du sacré et ceux du pouvoir politique. Un exemple parmi tant d'autres le confirme : si les maynon offrent les animaux destinés aux sacrifices, ce sont les bulon qui les sacrifient (Vincent, 1978). A la différence des Sara, dans la société Saba, il y a un partage réel et une complémentarité avérée entre les pouvoirs spirituel et politique. De même, en pays Sara, la notion de pouvoir centralisé semble être confuse et Nachtigal, lors de sa visite en pays Sara, relève à juste titre cet état de fait en affirmant qu'il n'existe point de pouvoir centralisé. Chaque bourgade vit à part, agissant et gouvernant à sa guise<sup>30</sup>. Même en pays Hadjarai, le partage des pouvoirs n'est pas partout le même chez les différentes communautés ethniques. En exemple, chez les Dangleates, le pouvoir politique revient au chef de canton et aux chefs des villages et le pouvoir judiciaire aux margai, par l'intermédiaire de leurs desservants. Les margai se manifestent souvent sous l'aspect d'un animal sauvage pour attaquer l'individu qui a occulté la vérité (Gadoum, 1995).

Au regard des croyances animistes auxquelles s'attachent les Sara et les Hadjarai, il y a un mode de communication mystique auquel s'en tiennent toutes les deux sociétés. Les prêtres, les desservants des margai ou chefs des terres, ont des rôles à la fois spirituel et politique dans l'organisation politique, sociale, culturelle et économique des villages. La survie des habitants de ces derniers dépend certes des croyances ancestrales, mais aussi de l'économie paysanne, une économie de subsistance imposée par la nature géographique et climatique de leurs milieux et dont la productivité est tributaire des croyances rituelles.

---

30 G. Nachtigal (1872) « Voyage du Bornou au Baguirmi » in *Le tour du monde*, 2ème semestre 1880, Textes et dessins inédits, p. 404.

### **III-Une économie de subsistance au gré des pratiques rituelles**

Tout milieu naturel impose à ses habitants un mode de vie et une activité économique dépendant de ses conditions géographiques et climatiques. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, les régions du Moyen-Chari et du Guéra appartiennent en partie à une même zone géographique, alors il va sans dire que les populations qui y habitent ont des modes de vie et des activités économiques semblables.

#### **III.1-Mode de vie et cultes agraires chez les Hadjarai et les Sara**

Les Sara et les Hadjarai sont des peuples sédentaires. Ils sont groupés en lignages dans des villages constitués de cases rondes ou carrées en pailles. Celles-ci sont séparées les unes des autres par des ruelles qui permettent le passage des habitants. La différence de constitution des villages chez les Sara et chez les Hadjarai est que les premiers fondent leurs villages dans leurs champs de cultures alors que les seconds ont les leurs soit dans les montagnes, soit au flanc de celles-ci. Mais, dans toutes les deux sociétés, les villages sont groupés en lignages (Pouillon, 1964 ; Magnant, 1989). Leur mode de vie est caractérisé par des activités paysannes, au premier chef desquelles se trouvent l'agriculture et l'élevage de petits bétails. Outre ces deux activités principales, ils pratiquent aussi la pêche, la chasse et la cueillette. Les travaux agricoles sont marqués par la culture de sorghos rouge et blanc, d'arachide, de sésame, de niébé et de coton. L'élevage est constitué de caprins, de porcins, d'asins, de bovins, d'équidés et de volailles. Des pratiques rituelles s'exécutent pour l'entreprise de chacune de ces activités économiques. Les chefs de terres dont nous avons décrit ci-dessus les rôles assurent les rites appropriés à chaque activité. Chez les Kenga, une communauté Hadjarai, les chefs de terre ou de montagnes accomplissent plusieurs sacrifices rituels pour la réussite des activités agricoles. Ainsi, à Sara, un des villages Kenga, le chef de terre est aussi le desservant de la margai. A cet effet, Il est le seul habilité à pratiquer les sacrifices rituels pour la terre, pour les cultures et pour la pluie. Pour bénir la terre, le chef de terre doit chaque année faire un sacrifice consistant à égorger une chèvre et une poule dans le champ de berbéré (sorgho de décrue). La poule, on la jette en brousse sans la manger. Pour la pluie, il

égorge aussi une chèvre sur la dalle de granit du versant de montagne située à l'ancien emplacement du village Masara. Il l'égorge, dit-il, non pas à sa margai, mais à ra<sup>31</sup>. Ce sacrifice se fait avant les pluies, afin que ces dernières viennent vite. Cependant, ce genre de sacrifice, en pays Kenga, n'est pas partout pratiqué de la même manière par les clans de la terre. Chaque clan de la terre fait lui-même ses propres sacrifices sur ses terres et pour ses cultures (Vandam, 1961). En pays Kenga, la plus grande margai est celle de la montagne car celle-ci protège les champs agricoles du territoire Kenga tout entier contre les maléfices et autres calamités naturelles comme la sécheresse, les sauterelles, les oiseaux. Alors, c'est d'elle que dépend la production agricole collective.

Ces mêmes cultes agraires, on les retrouve chez les différents groupes Sara. En pays Sara, le chef de terre, à travers des sacrifices rituels, décide du lieu et du calendrier des cultures et fait la récolte dont il est responsable magiquement. De plus, le chef de terre travaille étroitement avec le chef de pluie qui joue un rôle important, car il doit faire pleuvoir la pluie en bon scient par ses pouvoirs surnaturels. Il faut noter que dans la société Sara, les sorciers ont une grande influence. Ils sont consultés pour tous les faits relevant de la vie sociale et économique individuelle ou collective. On vient les consulter au sujet des mariages, de l'issue des maladies, du résultat d'une bataille, de la durée de la sécheresse. Ainsi, chez les Sara, pour connaître l'issue d'une campagne agricole, l'augure prend un poulet, le tue en lui arrachant la tête et jette le corps devant lui : si l'animal tombe sur le ventre ou sur le dos, le présage est favorable, mais s'il tombe sur le flanc, le présage est défavorable<sup>32</sup>. En dehors des cultes agraires, les Sara et les Hadjarai ont d'autres pratiques culturelles liées aux multiples activités auxquelles se livrent leurs sociétés respectives. Il faut noter que cette économie de subsistance, dont la productivité est profondément dépendante des puissances surnaturelles, constitue le principal moyen d'échanges commerciaux entre les populations considérées. Le troc assure les échanges des produits dont les uns et les autres ont besoin.

Les différents cultes animistes qui se pratiquent dans les deux sociétés attestent que les Sara et les Hadjarai sont des proches parents. Ce fut sur ces bases socioculturelles que Nachtigal, Barth et Delafosse ont, dans leurs monographies, montré la parenté qui

---

31 ra en Kenga, désigne le ciel, l'en haut et aussi les esprits.

32 G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*, cité par Maurice Delafosse (1897) *Essai sur le peuple et la langue Sara*, Paris, p. 14.

existe entre ces deux peuples. Le premier trouve une parenté assez nette entre les Sokoro, les Baguirmi et les Sara<sup>33</sup>. Le second montre qu'il existe une affinité apparente entre les Kenga, les Kouka, les Baguirmi et les Sara. Quant à Delafosse, il relève une légère différence entre les Sara et les autres peuples avoisinants parmi lesquels se trouvent les Boua et les Goula<sup>34</sup>.

### **III.2-Cultes religieux et mémoire collective : berceaux d'une identité commune**

Le rapprochement entre les deux peuples Sara et Hadjarai apparaît dans leurs pratiques culturelles et rituelles. Chez les Sara comme chez les Hadjarai, on note une organisation sociale dans laquelle le rôle et le statut d'individu ou de clan sont bien déterminés. Chaque activité sociale a un chef qui exerce sa puissance magique à travers des sacrifices rituels et de manière occasionnelle dans la plupart des cas. Par rapport à cette fonction, il jouit d'une considération sociale sans égale dans sa communauté. Il est le plus craint et le plus respecté à cause de ses communications avec des puissances invisibles, de ses pouvoirs de prévoir et d'apporter des solutions aux problèmes sociaux. Cependant, l'accession au titre de chef d'une activité quelconque au sein des groupes Sara pouvait se faire de façon fortuite ou par héritage. Cela n'est pas évident au sein des groupes Hadjarai où la fonction de chef se transmet de père en fils. Mais celui-ci, de par son statut qui le prédestine au titre de chef, recevra sans doute une formation religieuse (Pouillon, 1964). D'une manière générale, on note dans les deux sociétés une hiérarchie sociale et une séparation des pouvoirs. Entre les chefs des pouvoirs politiques et ceux des pouvoirs religieux existe une limite. Mais celle-ci, dans la plupart de cas, semble être confuse chez certaines communautés Hadjarai. Comme nous l'avons évoqué ci-dessus chez les Saba où le chef de pouvoir politique n'est chef que s'il est admis par le clan de la chefferie de la terre, de même, au village Korbo, chef-lieu des Dangléates de l'Ouest, le chef de terre est dépouillé de tout pouvoir politique et cantonné uniquement à la sphère religieuse. Ces liens socioculturels entre les Sara et les Hadjarai se trouvent renforcés par les conjonctures historiques violentes auxquelles ont fait face ces deux sociétés.

---

33 G. Nachtigal (1872), « Voyage du Bornou au Baguirmi » In *Tour du monde*, document inédit.

34 M. Delafosse (1897) *Essai sur le peuple et la langue Sara*, Paris.



L'histoire précoloniale et coloniale des espaces qu'occupent actuellement les Hadjarai et les Sara fut marquée par des guerres intestines, des évasions esclavagistes des grands royaumes du Baguirmi, du Ouaddai, des agressions rabistes et des conquêtes coloniales. Ces conjonctures de violences ont donné à ces sociétés une perception d'anarchie et de chaos. D'ailleurs, cela ressort dans tous les récits des explorateurs et des administrateurs coloniaux qui y ont assuré l'autorité métropolitaine. Pour Jacques Boisson, la région comprise entre les fleuves Chari et Logone n'était qu'un vaste chaos renfermant une mosaïque de tribus, parlant des langues différentes, ayant des coutumes fort diverses, vivant en continuelles luttes intestines<sup>35</sup>. Charles Vandam et Peter Fuchs, après des travaux sur les traditions Kenga, mentionnent des guerres fratricides dans la société Hadjarai précoloniale<sup>36</sup>.

Malgré leurs guerres intestines, ces sociétés avaient opposé une résistance farouche aux envahisseurs venant de l'extérieur. Elles furent très organisées, disposèrent de chefs de guerre et adoptèrent diverses stratégies de guerre. Les dispositifs de leurs habitats que nous avons décrits ci-haut, répondent aussi à des stratégies de défense contre les razzias auxquelles elles étaient confrontées. Chez les Sara, les regroupements familiaux en deux ou trois cases en pleine plantation de cultures répondent à un souci de sécurité. Ce mode d'habitat permettait aux hommes d'être suffisamment regroupés pour les travaux collectifs de défrichage et de garde de leurs récoltes contre les animaux, tout en étant suffisamment dispersés pour ne pas être surpris par une razzia<sup>37</sup>. En pays Hadjarai, les montagnes constituaient les principaux lieux de refuge et elles étaient également intégrées dans les stratégies militaires contre toutes les agressions extérieures. En fait, l'histoire précoloniale confère à ces deux sociétés une tradition guerrière. De cette tradition guerrière naquit une identité de guerriers qu'on reconnaît aux peuples Sara et Hadjarai. La valeur guerrière de ces peuplades aux cultures semblables avait occupé de longues pages dans le récit de l'explorateur Nachtigal qui, lui-même, avait participé, avec le roi baguirmien, aux expéditions militaires en pays Sara et chez les Boua et les

---

35 J. Boisson (1966) *L'histoire du Tchad et de Fort-Archambault*, Paris : Editions Scorpion.

36 C. Vandame « Notes sur l'organisation sociale, l'histoire, la vie rituelle, à Sara, village Kenga (Hadjarai du Tchad) ». In: Journal de la Société des Africanistes, 1975, tome 45, fascicule 1-2. p. 69-113 et Peter Fuchs (1997) *La religion hadjéray* (traduit de l'allemand par Hille Fuchs, Paris, L'Harmattan, coll. « Pour mieux connaître le Tchad », 265 p., 32 photos, 16 cartes et illustrations.

37 Brunache P. (1894) *Le centre de l'Afrique, autour du Tchad*, Paris : Alcan.

Sokoro<sup>38</sup>. Tous les chercheurs qui se sont intéressés à l'histoire tchadienne n'ont pas manqué d'attribuer une identité guerrière à ces deux sociétés. A propos des Hadjarai, LE ROUVREUR écrivait :

*« Les peuplades dites Hadjarai ont échappé à l'infiltration arabe qui s'est manifestée partout autour d'elles, elles le doivent à la protection que leur offraient les massifs montagneux du Guéra et de l'Abou-Telfane dont les sommets avoisinent 1 800 mètres ; elles le doivent aussi secondairement à un tempérament guerrier bien trempé et à une cavalerie réputée »<sup>39</sup>.*

Ce tempérament guerrier est le gage des résistances à toutes les formes de domination auxquelles les Hadjarai avaient dû faire face. Ils ont repoussé à plusieurs reprises les envahisseurs ouaddaïens avant que ces derniers ne parviennent, vers 1900, à soumettre certaines contrées<sup>40</sup>. De même, pendant la conquête coloniale, les troupes françaises et leurs expéditionnaires ont rencontré des résistances farouches chez les Hadjarai. La lutte contre la pénétration française y était tellement violente que ses récits semblent être fabuleux. Le village de Morgué, situé sur une montagne abrupte, illustre bien cette résistance. En mai 1913, ses habitants refusaient de se soumettre aux troupes coloniales malgré un siège prolongé. L'assaut fut donné par surprise par une nuit sans lune. Coincés entre le village et la haute falaise, cinquante jeunes gens et filles, se tenant par la main, sautèrent dans le vide. On croyait que c'était une « légende », mais le rapport du lieutenant Saddier, qui dirigeait cette opération, fait foi de la réalité du fait. Le village de Morgué est aujourd'hui abandonné<sup>41</sup>. Les Hadjarai ont toujours montré ce caractère réfractaire à tous les régimes qui se sont succédé au Tchad après la colonisation (cf. chp.4).

En pays Sara, avant la colonisation, les invasions baguirmiennes, ouaddaïennes et rabistes<sup>42</sup> prouvaient déjà à suffisance que les Sara avaient une longue tradition de guerres et étaient souvent opposés aux soumissions extérieures. La conquête coloniale rencontrera aussi les mêmes résistances, mais cette fois-ci, elles seront éphémères, disparates et de manière très localisées. Elles étaient très farouches chez les Daï, une tribu se trouvant parmi les Sara, mais qui ne se considère pas Sara. Cependant, sous le régime

---

38 G. Nachtigal (1872) *Le tour du monde : le voyage de Bornou au Baguirmi*. Textes et dessins inédits. P. 405-406.

39 Albert Le Rouvreur (1962) *Sahéliens et Sahariens du Tchad*, Paris : Editions BERGER-LEVRAULT, p. 121.

40 Vandam, op.cit.

41 Cité par Jean Chapelle (1980) *Le peuple tchadien : ses racines et sa vie quotidienne*, Paris : L'Harmattan, p.223.

42 Lire Zeltner J-C. (1980) *Pages d'histoire du Kanem, pays tchadien*, Paris : L'Harmattan, 279 p.

colonial, le Moyen-Chari a connu plusieurs révoltes populaires contre les autorités coloniales. Excédés par les portages et autres travaux liés aux infrastructures routières, les Sara ont été de tout temps en révolte (Chapelle, 1980).

Si les conjonctures historiques violentes renforcent l'identité culturelle entre les Sara et les Hadjarai, identité qui se traduit par une culture guerrière, il faut signaler que ces deux peuples étaient en contact plus ou moins violent avec d'autres civilisations, surtout arabo-musulmanes et judéo-chrétiennes. Ainsi, ils étaient fortement bouleversés dans leurs substrats socioculturels. Ainsi naîtra une dichotomie culturelle qui impacte profondément sur leurs mœurs et leurs coutumes. L'islam se répand dans la région du Guéra et sur une partie du Moyen-Chari sous un visage agressif et esclavagiste<sup>43</sup>; le christianisme, par le biais de la colonisation, gagne toute la région du Moyen-Chari et une partie du Guéra sans une réelle propagation. Il faut noter que la colonisation avait impulsé l'islam dans le Guéra à travers des lettrés ouaddaïens qu'elle a recrutés comme secrétaires auprès des chefferies traditionnelles créées en 1923. Par conséquent, les croyances ancestrales reculaient tout en cédant la place aux nouvelles religions. A travers elles s'installe un discours de rupture entre les Sara et les Hadjarai. Ce discours de rupture s'exprime par le mépris et le rejet mutuels. Des termes méprisants sont toujours professés entre les chrétiens et les musulmans. Ces derniers mettent les animistes et les chrétiens dans le même sac et les qualifient tous de « Kirdi », terme désignant les « mécréants » en arabe. De l'autre côté, les Sara appellent tout musulman, qu'il soit Sara ou Hadjarai « Doum ». De cette façon, la méfiance gagne les deux communautés. Les Sara et les Hadjarai se méfient les uns des autres. La confiance entre les deux frères se perd de plus en plus. Cependant, face à certains problèmes sociaux, par exemple, quand il s'agit de payer le « dia », le dédommagement d'un meurtre, ils font souvent recours à leur affinité socio-historique.

Après cette présentation générale, nous sommes amenés à conclure que les aspects physiques, économiques et humains ci-dessus analysés montrent à suffisance qu'il existe, d'une part, une continuité géo-climatique et une similarité de potentialités économiques entre les régions considérées, et, d'autre part, une affinité socio-historique entre leurs

---

<sup>43</sup> Les attaques du royaume du Baguirmi et le passage de Rabah dans la partie sud du Tchad étaient à la base de l'islamisation violente des peuples Sara.

populations respectives. Les croyances aux forces occultes incarnent le système de communication autour duquel sont bâties les deux sociétés Hadjarai et Sara. Rien ne peut se faire sans qu'il y ait une consultation et un agrément au préalable des détenteurs du pouvoir sacré. Il ressort de ces pratiques traditionnelles que la communication est au centre de toutes les activités socioéconomiques des Sara et des Hadjarai. Cependant, il n'est pas aisé de séparer le pouvoir politique et le pouvoir sacré qui incarne le système de connexion avec les forces invisibles et dont dépend la réussite ou l'échec de tout ce que l'on entreprend. Par ailleurs, malgré leurs affinités socioculturelles qui se manifestent à travers leurs traditions culturelles et guerrières, les Sara et les Hadjarai se trouvent influencés par des civilisations étrangères qui n'ont pas seulement bouleversé leur fondement social, mais ont également forgé un discours de rupture entre les deux sociétés. Tout a été dénaturé par ce discours de rupture. Celui-ci utilise la géographie pour créer des limites territoriales séparatistes, de l'économie pour faire la différence et la dépendance de l'autre et de l'histoire pour alimenter les divergences. A ce discours séparatiste s'ajoutent d'autres facteurs liés à la communication pour expliquer la résurgence et la récurrence des violences sur le territoire tchadien pendant et après la colonisation.